

# Le champ géoéconomique : une approche épistémologique

Philippe Baumard et Pascal Lorot

*publié dans La Revue Française de Géoéconomie,  
Vol. 1, N° 3, automne 1997.*

Quel est le statut ontologique de la “géoéconomie” ? Il y a de multiples manières de s’intéresser à la logique d’établissement des connaissances scientifiques, et de multiples éclairages (historiques, théoriques, idéologiques) dont le choix n’est ni gracieux, ni candide. Nous retiendrons trois prémisses de son étude, énoncées par Piaget<sup>1</sup> : (a) Qu’est ce que la connaissance ? ou en d’autres termes, comment attribuer ou établir le statut d’une connaissance; (b) Comment s’est-elle constituée ? ou en d’autres termes, comment a-t-elle atteint son présent statut ; et (c) Comment en apprécier sa valeur ou sa validité ? ou en d’autres termes, comment est rendu possible « le contrat social fondamental »<sup>2</sup> qui lie cette connaissance à sa communauté d’usage. Les études épistémologiques sont plus souvent inscrites dans une perspective historique, plus qu’ontologique, sans doute par héritage du matérialisme de Bachelard<sup>3</sup> qui a renforcé une perception historique de l’épistémologie en France. Ainsi, il existerait « une double discontinuité : d’une part entre le sens commun et les théories scientifiques ; d’autre part, entre les théories scientifiques qui se succèdent au cours du temps »<sup>4</sup>. Il s’agit de la notion de “rupture épistémologique”.

Est-ce que la « géoéconomie » constitue une telle rupture ? Ou en d’autres termes, répond-t-elle à un vide ontologique laissé libre par d’autres corpus scientifiques, par d’autres “paradigmes” au sens de Kuhn<sup>5</sup> ? Il est difficile d’établir une telle rupture en étant juge et partie. Il est également difficile de postuler, pour une discipline naissante, qu’elle constitue une rupture sans afficher une prétention vaine et futile. Certes, le désir d’adhérer au projet de la géoéconomie se nourrit de l’insatisfaction que nous trouvons en tant que chercheur ou praticien dans nos modèles courants pour expliquer l’état du monde et son architecture systémique. Ce désir est également dérivé d’une aspiration à croire en l’existence d’une telle architecture. Nous cédons bien évidemment au mythe d’Atlas si bien dépeint par Francis Bacon : « La nature de l’homme désire ardemment avoir quelque chose de fixe et d’immuable dans l’entendement, quelque chose qui soit un repos et un soutien pour l’esprit. Aristote a tenté de prouver que dans tout mouvement, il y a un point qui reste immobile ; et il a exposé de manière élégante l’antique fable d’Atlas, Atlas qui se tenait sans bouger et soutenait le ciel, sur lequel s’accomplit la rotation. De la même manière, les hommes souhaitent assurément avoir au-dedans d’eux-mêmes un Atlas ou un essieu, qui les empêche d’osciller, ce qui est risquer constamment la chute. Voilà pourquoi ils se sont hâtés d’établir certains principes autour desquels puissent tourner leurs divers débats »<sup>6</sup>.

D’autres sciences poursuivent également la révélation d’une telle architecture implicite, sans pour autant avoir changé leurs labels, leurs valeurs et leur contrat ontologique avec la réalité. Que ces sciences se nomment physique, mathématique ou économie, elles génèrent en leur

sein des ruptures auto-infligées. Elles se remettent en question et s'interrogent déjà sur un monde à la poursuite de la prospérité et de l'équité sociale, partagé entre convergence vers un espace unique et divergence dans des espaces clos, déterminés ou indéterminés, ordonnés ou désordonnés. Il n'y a peut-être d'autre ontologie pour une science que son projet ; projet qui s'aménage, est détourné, entre dans des systèmes d'interaction, répond aux aspirations sociétales puis soudain en est rejeté. Le projet de la géoéconomie est bien de répondre à un questionnement ontologique pressant sur la réalité économique et sociale des nations, des organisations et des individus. Elle adopte une visée de compréhension des mécanismes et des dynamiques qui peuvent éclairer ou expliquer ce que la conjonction d'un espace contradictoire entre territorialité et intangibilité avec un pouvoir soumis à la dialectique de l'économie et du social est en train de produire.

Dès lors, la géoéconomie est avant-tout un énoncé qui résume à la fois une perception du monde, une posture explicative de celui-ci, et le composé de deux termes issus de deux autres disciplines : la géographie et l'économie. Le terme géoéconomie s'est en même temps formé par analogie, ou du moins par homomorphisme, au terme géopolitique. Il en reprend la construction, et en utilisant le même référent sémantique donne une autre explication du monde. Quand la géopolitique renvoie aux relations entre pouvoir et territoire, la géoéconomie semble renvoyer aux relations entre géographie et économie, mais ne fait que reprendre la structure sémantique de « géopolitique » pour signifier qu'au pouvoir traditionnel des États, il lui faut substituer aujourd'hui une forme de pouvoir moins conventionnelle, moins concentrée : celle de l'économie.

La géoéconomie, discipline en devenir plus que discipline éprouvée, est aujourd'hui un lieu de rencontre des préoccupations et des interrogations de chercheurs et praticiens désirant renouveler le contrat qu'ils ont établi avec la réalité. Elle pourrait s'inscrire dans une démarche post-moderne en privilégiant la déconstruction à la quête de vérité. Elle pourrait s'appuyer sur un relativisme instruit, et refuser de se soumettre aussi bien à l'individualisme méthodologique qu'à l'institutionnalisme qui semblent s'imposer aux sciences sociales comme une bifurcation inaltérable. Il peut paraître prématuré, voire hasardeux, de s'attaquer au statut ontologique d'un label, d'un énoncé dont on n'est pas certain qu'il soit juste de « l'ordre du discours »<sup>7</sup>. Nous pourrions nous contenter de laisser émerger, par tâtonnements, par expérimentation, ce champ encore jeune et fougueux qui rassemble géopolitologues, économistes, gestionnaires et praticiens essayistes. Que nous soyons ici bien compris. Notre démarche n'est pas d'installer dans le discours scientifique une discipline pour laquelle nous fondons beaucoup d'espoir, et dont nous aimerions forcer le destin. Au contraire, l'interrogation ontologique est d'autant nécessaire qu'entreprise tôt dans l'émergence d'un champ scientifique. Elle permet de construire une base de discussion, de procurer aux débatteurs des clés d'arbitrage, de se soumettre au regard et à la critique constructive des pairs. Cet essai d'approche épistémologique de la « géoéconomie » doit être compris comme un jeu de questionnements, une invitation au dialogue scientifique sur l'émergence d'une discipline, son devenir, les modalités de son développement. Nous pourrions nous réfugier dans un positivisme logique de bon aloi, emprunter à d'autres disciplines leurs instruments, leur appareillage méthodologique, leurs croyances et leurs systèmes de valeur. Nous serions alors en porte-à-faux, appelant à l'émergence d'une discipline nouvelle, que nous croyons fondée sur un paradoxe ontologique et sur une crise des modèles, en utilisant les méthodes et postures épistémologiques du passé. Mais avons-nous une réponse ? Ou n'avons-nous pas que des questions ?

Notre propos n'est pas de fournir à nos pairs un répertoire de réponses toutes prêtes que l'on utilisera comme façade épistémologique à la production d'énoncés. Nous n'avons pas l'intention de fournir aux lecteurs une panoplie de certitudes, un langage d'observation, une sensation d'irréversibilité et de rupture épistémologique incontestable. Nous croyons au contraire que « les faits seuls ne sont pas assez puissants pour nous faire accepter ou rejeter des théories scientifiques ; ils laissent à la pensée un champ trop large. À l'inverse, la logique et la méthodologie éliminent trop, elles sont trop étroites »<sup>8</sup>. En somme, nous ne voulons pas fournir le diagnostic avant d'avoir bien étudié le statut des symptômes. Nous ne voulons pas étouffer une discipline naissante dans le carcan des instruments de ses sœurs aînées, sans pour autant adopter cette position sceptique et déconstructive qui veut que tout soit bon, tout soit vrai et tout soit faux.

### **LA FENETRE QUE MOMUS RECLAMAIT...**

L'émergence d'une discipline scientifique n'est ni le produit d'un petit groupe d'invidus se révoltant contre les paradigmes établis, ni la transition naturelle et progressive du contrat qui lie une société à ses croyances. En d'autres termes, « l'idée selon laquelle la *perception* sociale est de nature non pas contemplative, mais au contraire active, est donc aujourd'hui suffisamment admise pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir »<sup>9</sup>. Nous sommes socialement *situés* quand nous observons la réalité, avec nos *positions* et nos *dispositions*. Cette analyse paraît tout à fait évidente, si comme Foucault<sup>10</sup>, nous nous intéressons plus seulement à l'énoncé, mais à ceux qui l'énoncent. Le discours « géoéconomique » ne se forme pas dans la neutralité feutrée d'un colloque scientifique. Il est défendu par Luttwak<sup>11</sup> ou Nye<sup>12</sup> avec la volonté de créer délibérément une rupture dans l'ordre du discours. Il émerge au sein d'un noyau d'institutions et en emprunte les stratégies. Il s'appuie sur une institutionnalisation *endogène*<sup>13</sup> en étant à la fois le discours renouvelé et l'énoncé rebel. En ce sens, la géoéconomie ne naît pas uniquement dans l'ordre du discours. Elle repose sur une intuition sensible d'un changement dans l'ordre et l'appréhension d'événements économiques bien réels. Elle est une esquisse de théorisation qui naît d'abord chez l'observateur des relations internationales, puis est adoptée par le praticien enfermé dans des contradictions logiques entre un monde pluridomestique et une concurrence sans frontière. Paradoxalement, le discours géoéconomique n'entre pas dans l'espace public. Il est confiné dans un espace d'échanges discrets, sans que l'on puisse identifier un groupe particulier, une orientation éthique, politique ou sociale.

L'énoncé géoéconomique s'inscrit dans une sociologie *active* de la connaissance. Son expression naissante lie indifféremment prescription et description. Tantôt, on poursuit le changement comme Nye et Luttwak, en attribuant implicitement à la connaissance produite le statut de projet. Tantôt, on poursuit une nouvelle vérité en essayant d'apporter à la lecture de la réalité des modèles explicatifs dérivés de l'expérience. De fait, la géoéconomie n'est pas encore une science. Elle s'interroge sur son statut, aussi bien que sur son propos. Elle expérimente aussi bien qu'elle prédit. La connaissance qu'elle aspire à produire est délibérément orientée vers l'action, mais s'exprime paradoxalement à travers un ensemble de conjectures parfois délibérément contradictoires (géographie et virtualité, modèle et praxis, intentionalité et émergence, continuité et rupture). D'un certain point de vue, elle s'inscrit dans le projet Baconien d'une connaissance à l'usage des nations où « le savoir n'a pas seulement une influence ou une efficacité sur la valeur politique, la vertu morale, le goût de la paix et l'art de gouverner en paix. Son efficacité à rendre capable de vertu martiale et de

prouesses militaires n'est pas moins puissante »<sup>14</sup>. Elle rejoint la perspective d'une connaissance qui une fois maîtrisée, sert de levier à la puissance d'un État, à l'image de ce « pouvoir logiciel » (soft power) qui fait la trame implicite du discours géoéconomique.

La géoéconomie naissante s'inscrit en quelque sorte dans la lignée d'un projet Élizabéthain où le savoir est au centre du principe de conquête, et que Francis Bacon traduit en ces termes : « À mon sens, le précepte suprême pour se distinguer par la bonne fortune, c'est de trouver la fenêtre que Momus réclamait<sup>15</sup>. Voyant que la construction du cœur humain est pleine d'angles et de recoins, il jugea que c'était un défaut qu'il n'y eut pas de fenêtre à travers laquelle on puisse scruter, c'est-à-dire se procurer de bonnes informations sur les personnes, leurs natures, leurs désirs, leurs buts, leurs habitudes, leurs ressources et ce qui fait leur force, ainsi que leurs faiblesses, leurs défauts et tout ce qui les rend fragiles et exposés ; leurs adversaires, leurs rivaux, (...) leurs principes, règles, maximes, etc. »<sup>16</sup>. Mais contrairement au projet Élizabéthain d'un savoir dont la puissance réside dans la dissociation de ceux qui le possèdent et ceux qui le subissent, le projet de la géoéconomie est de révéler la structure implicite de la connaissance économique et politique des nations. En ce sens, la géoéconomie est née de cette « fenêtre que Momus réclamait » non pas dans une vision instrumentale, mais dans une vision compréhensive des phénomènes économiques et sociaux actuels.

## LA GEOECONOMIE ENTRE CONSTRUCTION ET DESCRIPTION

La « posture » de la géoéconomie sur le monde est ainsi assez paradoxale. Elle se situe entre construction et description. D'une part, elle propose une vision du monde : « La géoéconomie s'interroge sur les relations entre puissance et espace, mais un espace « virtuel » ou fluidifié au sens où les limites bougent sans cesse, c'est-à-dire donc dans un espace affranchi de frontières territoriales et physiques caractéristiques de la géopolitique »<sup>17</sup>. D'autre part, elle construit de multiples interprétations, à l'intérieur du schéma dont elle établit l'esquisse, en puisant dans les corpus théoriques de l'économie, de la gestion et de la géopolitique des « cadres-référents » dont elle expérimente les limites en les confrontant à l'observation de nouvelles régularités. D'un côté, elle poursuit une description vraie du monde qui pourrait suggérer une épistémologie positive. D'un autre côté, elle décrit les *représentations* du monde à travers le prisme de la construction et de la cognition des acteurs qui le composent ; ce qui suggère une épistémologie constructive. Ainsi, la géoéconomie est partagée entre une recherche du réel directement observable et une volonté, d'une part, de décrire les constructions passées, — qu'elles soient d'ordre idéologique ou scientifique — en les remettant en question, et d'autre part, de formuler les nouvelles « manières de se comporter qui conviennent »<sup>18</sup>. Cette dichotomie du propos de la connaissance produite est assez saillante dans le premier numéro de la *Revue française de géoéconomie*. Par exemple, dans les contributions de Boyer<sup>19</sup> et de Baumard<sup>20</sup>, la démarche consiste à révéler un « réel caché » derrière le déploiement économique des États-nations en observant, dans les processus, des régularités et des dispositifs récurrents.

La géoéconomie risque de fait de se fonder sur une ontologie précaire, naviguant entre une approche positive cherchant à révéler une vérité entendue comme une correspondance avec les faits d'un côté, tout en observant des configurations singulières de cette réalité non reproductibles à l'identique (voir tableau 1, ci-dessous).

	LA REALITE EST DONNEE	LA REALITE EST CONSTRUIE
FINALITE DESCRIPTIVE	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Description vraie du monde</li> <li>• Description des <i>perceptions</i> d'une réalité existant en dehors des acteurs : étude de la partie de la réalité perçue par les acteurs [21]</li> <li>• La vérité est une correspondance avec les faits ou la réalité [22] mais la vérité scientifique ne doit pas être confondue avec la notion de vérité au sens commun [23]</li> </ul> <p style="text-align: center;">🔍 Recherche du réel directement observable</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Description des <i>représentations</i> du monde : construction et cognition des acteurs [24]</li> <li>• Description des processus ayant construit des représentations (idéologie et rationalité, institutionnalisation endogène)</li> <li>• Observation de configurations singulières non reproductibles à l'identique [25]</li> </ul> <p style="text-align: center;">🔍 Décrire les constructions passées</p>
FINALITE COMPREHENSIVE	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Découverte de régularités [26].</li> <li>• Abduction puis établissement de conjectures qu'il faut "corroborer" [27], mais la validité externe est amoindrie.</li> </ul> <p style="text-align: center;">🔍 Recherche du réel caché</p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• « L'examen des régularités passées est de peu d'utilité pour celui qui veut saisir le neuf » [28].</li> <li>• Description des « manières de se comporter qui conviennent » [29]</li> </ul> <p style="text-align: center;">🔍 Construction permanente</p>

**Tableau 1: Statut ontologique et finalités descriptive et compréhensive<sup>30</sup>**

Y a-t'il cependant incompatibilité entre la recherche d'un réel « caché » et sa construction permanente ? Faisons-nous face à une inconsistance ontologique inévitable quand nous poursuivons un réel directement observable, tout en décrivant les processus ayant construit ses représentations ? Un épistémologue répondrait par l'affirmative en mettant en avant l'incompatibilité entre une vue du monde inscrite d'une part dans un positivisme ("la réalité est donnée"), et d'autre part, dans un constructivisme quasi-radical ("la réalité est construite"). D'un autre côté, le champ de la géoéconomie se prête particulièrement à une opposition dialectique entre constructions et régularités. Sa finalité prescriptive, celle d'améliorer la conduite des politiques stratégiques dans des environnements complexes, appelle à la fois une observation attentive des ruptures et de leur phénoménologie, et la construction de modèles théoriques à soumettre à l'épreuve des faits.

## LA GEOECONOMIE ENTRE EXPLICATION ET INTERVENTION

Les terrains les plus neufs pour la géoéconomie sont sans doute ceux de l'explication et de la prédiction. La géoéconomie, parce qu'elle n'est encore qu'un corps d'énoncés dérivés d'intuitions sensibles, n'a pas été soumis à l'épreuve des tests. Il existe cependant des travaux explorant la relation entre systèmes complexes et développement économique conduits au Sante Fe Institute qui sont peut être les prémisses d'une modélisation géoéconomique falsifiable<sup>31</sup>. Au départ, le Sante Fe Institute a développé un pôle de compétences dans les sciences de l'artificiel et de la complexité, en travaillant notamment sur l'interaction entre apprentissage et évolution dans des systèmes collectifs. Ces travaux ont mobilisé des chercheurs en biologie, psychologie et sciences de l'artificiel. En reprenant les acquis des théories de l'évolution, les chercheurs du Sante Fe Institute ont montré comment la transformation des comportements individuels au sein de "programmes" de maturation transforment des *génotypes* en *phénotypes*. Cependant, beaucoup d'organismes continuent à modifier leur comportement même à maturité, c'est-à-dire qu'ils continuent à *apprendre*. Ces premières recherches débouchèrent sur des modélisations logicielles de "vie artificielle" visant à en tester quelques hypothèses. Ces travaux constituent une contribution importante à la compréhension du rôle de la plasticité dans la théorie de l'évolution, notamment dans l'étude des interactions entre apprentissage et évolution<sup>32</sup>. La théorie suggère que l'environnement est un partenaire actif d'une co-évolution avec les acteurs. D'un côté,

l'environnement peut sélectionner les acteurs en les exposant à des conditions de dureté insupportables. D'un autre côté, les acteurs sélectionnent leur environnement en "sélectionnant des niches" où ils peuvent se réfugier<sup>33</sup>. En d'autres termes, l'individu est tout à fait capable de trouver un lieu où le climat va avec ses vêtements ! Cette modélisation génétique de la complexité s'est ensuite "étendue" à des applications en mathématiques, en modélisation de la pensée en collaboration avec Hofstadter<sup>34</sup>, et même dans la modélisation du développement de l'infrastructure nationale d'information et de ses vulnérabilités<sup>35</sup> dont nous avons souligné dans notre premier numéro le rôle critique dans la stratégie géoéconomique américaine<sup>36</sup>. Les progrès réalisés par le Santa Fe Institute dans la modélisation des comportements économiques ouvrent ainsi une autre voie de recherche dans le champ de la géoéconomie à la croisée des théories de l'évolution et du développement durable.

Il est bien évident que les essais réunis dans nos pages sont des tentatives « d'explication » de la réalité, et s'inscrivent dans un tel projet. En explorant le rôle de l'infosphère dans la domination économique américaine, Guellec entend bien questionner le rôle d'une technologie entendue comme « principe explicatif » de la domination économique<sup>37</sup>. En questionnant le rôle d'organisations se soustrayant à l'emprise des États en accentuant leur virtualité par la délocalisation et la sous-traitance (dont Nike est l'archétype, l'entreprise « sans usines »), Daguzan entend également dégager une théorie « explicative » du passage à une ère géoéconomique<sup>38</sup>. Nous avons bien cette aspiration, dans le champ naissant de la géoéconomie, d'apporter des « réponses », c'est-à-dire des modèles explicatifs du réel, en révélant un ordre caché par l'observation des régularités. Il est clair qu'une telle aspiration ne va pas sans la croyance dans l'existence d'un tel ordre implicite à la réalité qui s'inscrit définitivement dans une perspective positiviste. Mais la géoéconomie, en voulant proposer — plus ou moins humblement il est vrai — des « explications », essaye également de poser des problèmes anciens en des termes nouveaux grâce à leur « reconstruction » autour d'une sémantique et d'une grammaire adaptée. À l'instar du Toyotisme qui a « re-problématisé » les enjeux et les processus de la production automobile, cette démarche poursuit une construction *efficiente*, en laissant à l'environnement le soin de la réprouver, ou de l'adopter<sup>39</sup>. Certes, le pouvoir explicatif de tels construits dérivés de l'expérience est laissée à l'appréciation des lecteurs. Prenons pour exemple la proposition suivante : « Le paradigme géoéconomique qui s'annonce est bien celui d'un rapport dialectique entre insécurité territoriale et synchronicité logistique de la conquête »<sup>40</sup>. Nous avons ici une *proposition d'explication* de la structure implicite de l'avantage stratégique d'une nation, que nous pourrions développer en deux propositions sous-jacentes : (a) L'insécurité territoriale, c'est-à-dire la difficulté à maintenir un territoire, menace la suprématie économique d'une nation ; et (b) La synchronicité logistique de la conquête des marchés permet d'y substituer une stabilité des flux en l'absence d'une stabilité des frontières physiques ; ce qui sous-tend également qu'une organisation intangible peut permettre plus de pérennité qu'une dépendance à des ensembles territoriaux figés. Aucune de ces propositions n'a été testée. Elles n'ont donc pas de statut scientifique, si l'on accepte leur déférence au positivisme logique. Ne le contestons pas, et interrogeons-nous plutôt sur la théorisation qu'implique la production de propositions dérivées de la littérature, de l'expérience et d'intuitions sensibles.

Comme le souligne DiMaggio, « la construction de théories est une aventure coopérative entre un auteur et ses lecteurs. L'accueil d'une théorie dépend d'ailleurs d'un nombre de facteurs beaucoup plus important que son potentiel scientifique initial ; dans le court terme,

nous réduisons les théories à des slogans ; et dans le long terme, des défenseurs brillants peuvent transformer des théories douteuses en des chefs-d'œuvre canoniques »<sup>41</sup>. Il existe ainsi une double articulation, — un double ancrage — dans la construction théorique. D'une part, les théories sont ancrées dans la réalité, soit en étant construite à partir de l'existant, soit en s'appuyant sur des modélisations falsifiées de celui-ci. D'autre part, les théories sont ancrées dans les communautés qui lient avec elles un contrat moral et ontologique. Elles sont acceptées ou réprouvées, débattues ou admises, transformées ou abandonnées. Sans ce double ancrage, la théorisation devient soit un emboîtement d'abstractions se soustrayant à ces tests, soit un empilement de matériaux empiriques se soustrayant à la communauté qui désire en faire l'usage, c'est-à-dire sans modifier le « contrat » implicite qu'elle a passé avec le réel. Tout est question d'équilibre, de dosage et de sagesse. On peut privilégier l'efficacité au détriment de la généralisation externe, si le contrat est passé en ces termes ; c'est-à-dire si la théorisation a pour objectif de transformer l'objet au cours de sa construction en acceptant les limites auto-infligées à la validité externe des théories ainsi produites. Rien n'interdit, par la suite, de tester sur une population beaucoup plus importante les théories ainsi générées (voir tableau 2, ci-dessous).

	LA REALITE EST DONNEE	LA REALITE EST CONSTRUITE
FINALITE EXPLICATIVE	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Révélation d'un ordre caché par l'observation de régularités [<sup>42</sup>], puis test de l'ordre caché ainsi révélé par comparaison jusqu'à saturation.</li> <li>• « Donner une <i>explication causale</i> d'un événement signifie déduire un énoncé le décrivant en utilisant comme prémisses de la déduction une ou plusieurs <i>lois universelles</i> et certains énoncés singuliers » [<sup>43</sup>] La théorie est soumise à l'épreuve de tests <ul style="list-style-type: none"> <li>➊ Recherche de modèles explicatifs du réel</li> </ul> </li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Poser un problème ancien en termes nouveaux grâce à sa reconstruction (ex: Toyotisme ) [<sup>44</sup>]: la pertinence de la nouvelle construction explique la défaillance de l'ancienne.</li> <li>• Recherche-intervention : la théorie transforme l'objet au cours de sa construction [<sup>45</sup>].</li> <li>• Visée de transformation auto-justifiée : adoption de l'énoncé par le terrain.</li> </ul> <ul style="list-style-type: none"> <li>➋ Recherche de constructions efficaces</li> </ul>
FINALITE PREDICTIVE	<ul style="list-style-type: none"> <li>• La répétition objective du réel atteste de sa vérité (explication par les tests prédictifs).</li> <li>• Construction intuitive d'un modèle prédictif, puis test de ce modèle [<sup>46</sup>]</li> <li>• Tests de représentations disponibles dans la littérature : falsifiabilité [<sup>47</sup>]</li> </ul> <ul style="list-style-type: none"> <li>➌ Recherche de modèles prédictifs du réel</li> </ul>	<p>FINALITÉ ET POSITION ÉPISTÉMOLOGIQUE INCONCILIABLES</p>

**Tableau 2: Statut ontologique et finalités explicative et prédictive** <sup>48</sup>

Le statut actuel de « propositions » des énoncés de la géoéconomie se situe à mi-chemin entre la visée de transformation auto-justifiée et l'explication causale. Pour que la recherche en géoéconomie prenne pleinement le statut d'une recherche-intervention, c'est au cœur de l'*Advocacy Center* du Département de Commerce américain que devraient être éprouvés ses conceptualisations ; ou encore, au cœur d'un état-major d'une multinationale ; et surtout, au sein d'une petite et moyenne organisation faisant face au nouvel environnement dépeint par les propositions de la géoéconomie. Il ne manque certainement pas à la géoéconomie des terrains d'accueil. Pour que la recherche en géoéconomie développe un corpus falsifiable, elle doit cependant continuer à encourager la production de « propositions » tout en cherchant dans la communauté scientifique ses contradicteurs et les possibilités de se soumettre à l'épreuve des faits. Pour cela, le jeune champ géoéconomique doit être ouvert, en acceptant les différents systèmes de valeur qui animent les chercheurs, que ceux-ci croient que la réalité

est « socialement construite »<sup>49</sup>, comme ceux qui, au contraire, réfute l’intersubjectivité comme un argument non tenable.

Il ne s’agit pas ici d’encourager une théorisation dans l’urgence, ou la production industrielle d’hypothèses et de tests. « Les théories fortes jaillissent souvent d’une seule, ou d’un nombre limitée d’idées de recherche (dont) les assertions sont simples, mais dont les implications sont importantes »<sup>50</sup>. La complexité initiale d’une théorie n’augmente ni sa valeur, ni son intérêt, ni son retentissement. Qu’y a-t-il de plus simple que la théorie de la dissonance cognitive<sup>51</sup> de Festinger ? (l’homme est motivé par la résolution d’incohérences). La géoéconomie ne manque pas de relations à explorer : liens entre performance et espace, liens entre localisation physique des capitaux intellectuels et performance d’un état-nation, lien entre externalité des institutions financières nationales et compétitivité mondiale, lien entre stratégies de co-développement et pérennité du rang mondial (voir tableau 3, ci-dessous).

	LA GEOECONOMIE COMME NOUVELLE REALITE DONNEE	LA GEOECONOMIE COMME CONSTRUCTION EFFICIENTE
RECHERCHES A FINALITE EXPLICATIVE	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Expliquer la relation entre globalisation des marchés et souveraineté nationale.</li> <li>• Mesurer l’impact de dispositifs géoéconomiques étatiques sur les industries nationales.</li> <li>• Comparer la performance des États selon le degré d’enracinement géographique de leurs industries.</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Construire des dispositifs géoéconomiques au sein d’un gouvernement et en analyser la performance et l’adoption.</li> </ul>
RECHERCHES A FINALITE PREDICTIVE	<ul style="list-style-type: none"> <li>• Travaux du Santa Fe Institute sur la modélisation génétique du développement économique et de l’infrastructure nationale d’information .</li> <li>• Développer un modèle d’avantage géoéconomique des nations et tester sa valeur prédictive à <math>n+1</math>, <math>n+5</math>, <math>n+10</math>.</li> </ul>	FINALITÉ ET POSITION ÉPISTÉMOLOGIQUE INCONCILIABLES

*Tableau 3: La géoéconomie entre explication et intervention (axes de recherche)*

## L’HERITAGE DES DISCIPLINES SŒURS

Comme nous l’avons vu, la jeune géoéconomie doit affronter bon nombre de contradictions, aussi bien d’ordre méthodologique, empirique qu’ontologique. Ce “jonglage ontologique” entre description et construction d’une part, puis entre explication et prédiction d’autre part, ne va pas toutefois sans poser de sérieux problèmes de statut et de méthodologie. Les énoncés qui font aujourd’hui le champ de la géoéconomie sont, pour la plupart, des « adductions », c’est-à-dire issues de « l’opération qui n’appartient pas à la logique et permet de sauter du chaos que constitue le monde réel à un essai de conjecture sur la relation effective que vérifient l’ensemble des variables pertinentes »<sup>52</sup>. L’abduction est en quelque sorte « un syllogisme dont la première prémisses est certaine, et la seconde prémisses seulement probable, de tel fait que la conclusion a seulement la probabilité de la seconde. L’abduction est un argument qui permet de passer de la conclusion aux démonstrations d’une proposition cachée et non signifiée »<sup>53</sup>. Cette fragilité méthodologique introduit un manque de validité externe latent dans le champ géoéconomique, que seules de futures recherches avec un ancrage méthodologique plus rigoureux pourront rétablir.

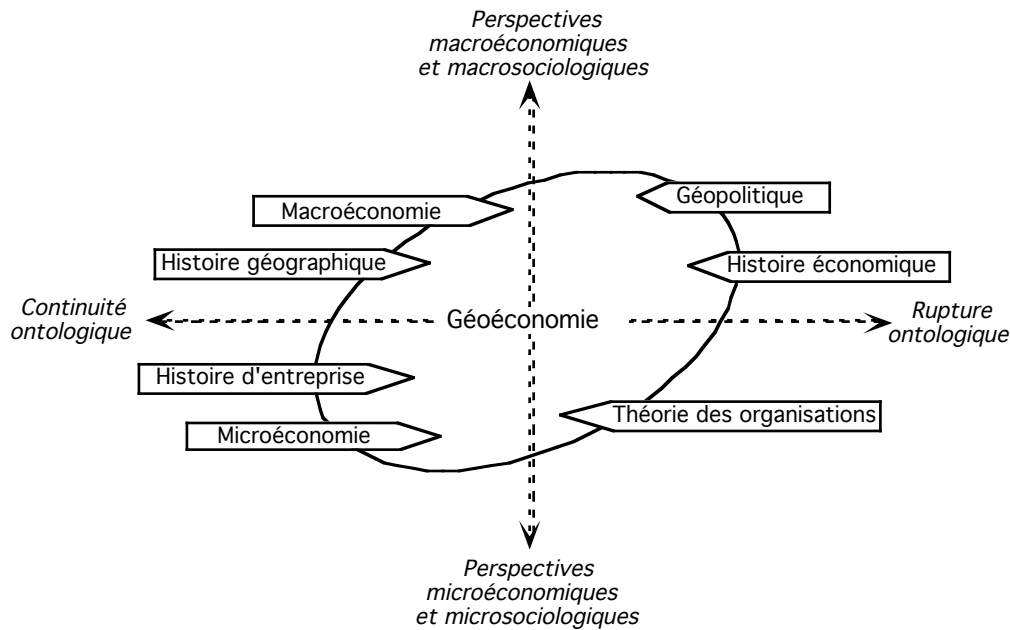
Une solution pourrait consister à donner des prolongements géoéconomiques à des descriptions et des constructions issues de la géopolitique et de l’économie. Sous un certain angle, la géoéconomie n’est pas éloignée de l’histoire géographique. Elle interroge également la relation entre l’homme et son milieu, et s’intéresse à l’interaction entre ces deux objets.



Elle ne conçoit cependant pas l'histoire comme une succession de géographies, et ne contraint pas le concept de géographie à sa seule dimension physique. Mais l'approche de Braudel en est-elle vraiment éloignée ? N'est-ce pas Braudel qui écrit : « Le milieu géographique ne contraint pas les hommes sans rémission, puisque, précisément, toute une part de leurs efforts (...) a consisté pour eux à se dégager des prises contraignantes de la nature (...) Entre l'homme et les choses ne tranchons pas arbitrairement »<sup>54</sup>. Seulement, la géoéconomie fait face à deux géographies, celle de l'intangibilité des flux d'information et d'idéologies, et celle tangible des frontières des échanges. Si pour le géographe historien, il est possible de reconstituer dans la modification de la nature l'histoire des hommes ayant laissé leurs empreintes, le géoéconomiste fait face à un obstacle ténu d'un espace partagé entre ses dimensions intangible et tangible. À la lenteur du temps géographique si bien exprimée par Braudel, la géoéconomie ajoute la vélocité et la versatilité du temps économique. D'un côté, les acteurs de la géoéconomie sont encore aux prises avec l'inertie historique des cartes; d'un autre côté, la dynamique des flux et de l'influence économique leur permet de jouer sur un échiquier libéré des contraintes physiques.

## CONCLUSION

La géoéconomie est encore dans une configuration paradoxale. Elle emprunte à l'histoire, et à l'histoire géographique notamment, l'idée de continuité, et suggère en même temps l'avènement d'une forte rupture dans les jeux de l'économie et de l'espace. L'histoire d'entreprise constitue peut être l'expression d'un champ alliant histoire économique, histoire des interactions entre industrie, société et histoire géographique. En ce sens, la géoéconomie en est un prolongement naturel dans la mesure où elle a pour projet d'éclairer les relations entre des phénomènes spatiaux hérité de l'histoire des grandes puissances, avec des phénomènes non-spatiaux liés à des flux immatériels (ressources intangibles, information, etc.). Elle se situe donc dans la continuité ontologique d'une « géohistoire »<sup>55</sup>, tout en rejetant l'idée que puisse être encore établie une relation déterminée entre espace géographique et prégnance historique. La géoéconomie naissante et encore incertaine construit ainsi son projet sur deux fondements paradoxaux : s'inscrire dans une continuité ontologique avec les acquis de l'économie, de l'histoire géographique, voire de l'histoire d'entreprise, tout en suggérant une rupture ontologique avec la géopolitique, l'histoire économique et la théorie des organisations. Cette « incertitude construite » du champ géoéconomique l'amènera très certainement à devoir gérer une position paradoxale entre des perspectives macroéconomiques et macrosociologiques d'une part, et des perspectives microéconomiques et microsociologiques d'autre part. La géoéconomie est une jeune discipline en formation. La connaissance qu'elle produit s'inscrit dans la perspective d'un projet à la fois de compréhension des ruptures du monde moderne, tant accomplies qu'inachevées, et d'intervention sur la réalité pour en améliorer la performance à la fois économique et sociétale. Le propos de cet article est une invitation à dialoguer et à bâtir pour ce champ prometteur des construits solides, des observations pertinentes, des théories non pas fondées sur des aspirations mais des faits éprouvés. La géoéconomie est aujourd'hui partagée : entre description et construction, entre explication et intervention. La fragilité ontologique de ses énoncés réclame à la fois des débats et des contributions.



**Figure 1: Le projet géoéconomique pris dans des influences contradictoires**

- <sup>1</sup>. J. Piaget (Ed.), *Logique et connaissance scientifique*, Paris: Gallimard-Encyclopédie de la Pléiade, 1967.
- <sup>2</sup>. J.L. Le Moigne, *Les épistémologies constructivistes*, Paris: Puf, 1995, p. 4.
- <sup>3</sup>. G. Bachelard, G., *Le nouvel esprit scientifique*, Paris: Puf, 1980 (réed. de 1934).
- <sup>4</sup>. P. Jacob (Ed.), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris: Gallimard, 1980, p. 7.
- <sup>5</sup>. T. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago : University of Chicago Press, 1962.
- <sup>6</sup>. F. Bacon (1605), *Du progrès et de la promotion des savoirs*, trad. et ed. française de Michèle Le Dœuff, Paris: Gallimard, 1991, p. 171.
- <sup>7</sup>. M. Foucault, *L'ordre du discours*, Paris: Gallimard, 1971.
- <sup>8</sup>. P.K. Feyerabend, *Contre la méthode*. Paris: Seuil, 1979, p. 342.
- <sup>9</sup>. R. Boudon, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris: Fayard, 1986, p. 107.
- <sup>10</sup>. M. Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris: Gallimard, 1969.
- <sup>11</sup>. E. Luttwak, « From Geopolitics to Geo-economics. Logics of Conflict, Grammar and Commerce », *The National Interest*, été 1990.
- <sup>12</sup>. J.S. Nye, *Le leadership américain*, PUN, 1992.
- <sup>13</sup>. B. Vadlamani, « The paradox of isomorphism: Towards a theory of endogenous institutional change », *Academy of Management Annual Meeting at Cincinnati*, OMT Session, août 1996.
- <sup>14</sup>. F. Bacon, op. cit., p. 62.
- <sup>15</sup>. Lucien, *Herotimus*, 20. Momus était le dieu de la raillerie. (note reproduite de Le Dœuff, 1991).
- <sup>16</sup>. F. Bacon, op. cit., p. 249.
- <sup>17</sup>. P. Lorot, « De la géopolitique à la géoéconomie », *Revue française de géoéconomie*, N° 1, 1997, p. 29.
- <sup>18</sup>. G. Kœnig, « Production de la connaissance et constitution des pratiques organisationnelles », *Revue de Gestion des Ressources Humaines*, No. 9, 1993, pp. 10.
- <sup>19</sup>. L. Boyer, « La géoéconomie au centre de la politique extérieure des États-Unis », *Revue française de géoéconomie*, N° 1, printemps 1997, pp.99-118.
- <sup>20</sup>. Ph. Baumard, « Conquête de marchés, États et géoéconomie », *Revue française de géoéconomie*, N° 1, printemps 1997, pp. 133-148.
- <sup>21</sup>. Y.S. Lincoln, et E.G. Guba, *Naturalistic Inquiry*, Beverly Hills, CA: SAGE, 1985.

- 
22. A. Tarski, « The Semantic Conception of Truth », *Philosophy and Phenomenological Research*, 4, 1944, pp. 341-375.
23. A.F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science ?*, Paris: La Découverte, 1987.
24. Y.S. Lincoln, et E.G. Guba, *op. cit.*, p. 71.
25. J.C. Passeron J.C., *Le raisonnement sociologique. L'espace non-Poppérien du raisonnement naturel*. Paris: Nathan - Essais et recherches, 1991.
26. B.E. Glaser et A.L. Strauss, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, New York: Aldine de Gruyter, 1967.
27. M. Blaug, *La méthodologie économique*, Paris: Economica, 1982.
28. G. Kœnig, *op. cit.*, 1993, p. 10.
29. Von Glasersfeld, « Introduction à un constructivisme radical » in: P. Watzlawick (Ed.), *Contributions au constructivisme*, Paris: Seuil, 1988.
30. Tableau extrait de Ph. Baumard, « Constructivisme et processus de la recherche: l'émergence d'une posture épistémologique chez le chercheur », article soumis au colloque *constructivisme et sciences de gestion*, IAE de Lille, octobre 1997.
31. P.W. Anderson, K. Arrow, et D. Pines, *The economy as an Evolving Complex System*. Santa Fe Institute Studies in the Sciences of Complexity, vol. 5. Redwood City, CA: Addison-Wesley, 1988.
32. R.K. Belew et M. Mitchell, (Eds.) *Adaptive Individuals and Evolving Populations: Models and Algorithms*, Reading, MA: Addison-Wesley, 1996. Voir également : <http://www.santafe.edu/sfi/publications>
33. C.H. Waddington, *Evolution of an Evolutionist*, Ithaca, NY: Cornell University Press, 1975.
34. D.R. Hofstadter & the Fluid Analogies Research Group, *Fluid Concepts and Creative Analogies: Computer Models of the Fundamental Mechanisms of Thought*, New York: Basic Books, 1995.
35. J.F. Traub, « From Infoware to Infowar », *Cahier de Recherche*, Santa Fe Institute, N° 96-06-041, 1996.
36. J. Guellec, « Haute technologie et enjeux de puissance », *Revue française de géoéconomie*, N° 1, printemps 1997, p. 125.
37. J. Guellec, *op. cit.*
38. J.F. Daguzan, « L'État et l'entreprise face à la mondialisation », *Revue française de géoéconomie*, N° 1, printemps 1997, p. 63.
39. G. Kœnig, *op. cit.*, p. 10.
40. Ph. Baumard, *op. cit.*, p. 146.
41. P.J. DiMaggio, (1995), « Comments on 'What Theory is Not' », *Administrative Science Quarterly*, 40, 1995, pp. 391-397
42. B.E. Glaser et A.L. Strauss, *op. cit.*
43. K.R. Popper, *La logique de la découverte scientifique*, Paris: Payot, 1973, p. 57.
44. G. Kœnig, 1993, *op. cit.*, p. 11.
45. J.C. Moisdon, J.C., (Ed.), *Du mode d'existence des outils de gestion*, Paris: Seli Arslan, 1997.
46. M.T. Hannan et J. Freeman, *Organizational Ecology*, Harvard University Press, 1989.
47. K.R. Popper, *op. cit.*, pp. 256-292.
48. Ph. Baumard, *op. cit.*, 1997.
49. P.L. Berger et T. Luckmann T., *The social construction of reality. A treatise in the sociology of knowledge*, NY: Doubleday, 1966.
50. R.I. Sutton, et B.M. Staw, « What Theory is Not », *Administrative Science Quarterly*, 40, 1995, pp. 377.
51. L. Festinger, *A Theory of Cognitive Dissonance*, Evanston, Ill.: Row Peterson, 1957.
52. M. Blaug, *La méthodologie économique*, Paris: Economica, 1982, p. 15
53. Oxford English Dictionary (édition 1992), selon une définition de Phillips (1696).

---

<sup>54</sup>. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, thèse, Paris, 1949, 6e éd. Armand Colin, 1985.

<sup>55</sup>. C. Higounet, « Géohistoire », in *L'Histoire et ses méthodes*, Paris: Encyclopédie de la Pléiade, 1961.